Première année — N° 31 — Dimanche 28 août 1864

LE SAUVEUR DES PEUPLES

JOURNAL DU SPIRITISME

PROPAGATEUR DE L'UNITÉ FRATERNELLE

PARAISSANT TOUS LES DIMAHENCS

Bureaux à Bordeaux, cours d'Aquitaine, 57

Dépôts : à Bordeaux, chez les principaux libraires
et à Paris, chez LEDOYEN, libraire, 31, Galerie d'Orléans, Palais-Royal.

DIRECTEUR-GÉRANT : A. LEFRAISE

ABONNEMENTS

Bordeaux (ville).—Un an.... 6 fr.
Départements et Algérie.... 7 fr.
Etranger continental........ 10 fr.
Amérique, pays d'outre-mer. 14 fr.
Bordeaux (ville).—Six mois. 3 fr. 50
Départements et Algérie... 4 fr.

Les abonnements se paient d'avance dans les bureaux ou en mandats sur la poste au nom du directeur-gérant.

Les abonnements partent du 1er février et du 1er août.

Aux personnes qui s'abonnent dans le courant de l'année, on envoie les numéros parus.

Un numéro séparé, pris au bureau, 10 c.; hors du bureau, 15 c.; par la poste, 20 c.

AVIS

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés.

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le Spiritisme, lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

CHARITÉ
Tu aimeras ton prochain comme toi-même.
(Matthieu, XXII, v. 39.)

FRATERNITÉ UNIVERSELLE
Que tous ne soient qu'un.
(Jean, XVII, v. 21.)

VÉRITÉ
Je suis le chemin, la vérité et la vie.
(Jean, XIV, v. 6.)

DE L'INFAILLIBILITÉ DE L'ÉGLISE

(*Suite*).

L'Eglise romaine étant, d'après sa déclaration, infaillible, comment se fait-il qu'elle tolère qu'en pleine chaire les prédicateurs les plus éminents de sa doctrine répandent, avec toute la puissance d'un talent admirable, de véritables erreurs, sans rappeler à l'ordre ces orateurs que leur sujet entraîne et qui disent toute leur pensée dans un élan de vérité?

La raison de cette contradiction est toujours la même : ce qui était vrai, pour l'Eglise infaillible, avant l'apparition de la doctrine spirite, est aujourd'hui faux, parce que le Spiritisme s'appuie sur les mêmes fondements. Or, le Spiritisme qui, étant dans la charité, est mis hors l'Eglise, reconnaissant pour vraies les manifestations des Esprits, comme l'Eglise les reconnaissait elle-même, ce qui était vrai autrefois pour celle-ci doit être faux aujourd'hui. Autrefois, les bons Esprits se communiquaient aux hommes aussi bien que les mauvais, mais aujourd'hui il n'y a plus que les mauvais, ou plutôt le *Diable*, qui ait ce privilége; les bons réservent leurs visites aux hommes seuls qui appartiennent à l'Eglise prétendue infaillible.

Nous ne remonterons pas à une époque bien éloignée de nous pour trouver une preuve nouvelle de ce que nous avançons. Il nous suffira de nous reporter aux conférences du Père Lacordaire qui, en 1850, attirait dans Notre-Dame de Paris une immense affluence d'auditeurs, avides d'entendre l'un des plus éminents orateurs de l'époque et l'un des Esprits les plus avancés de l'Eglise.

Quelques-uns de nos lecteurs ont peut-être entendu de leurs propres oreilles le discours que nous allons rapporter en partie; ces paroles prononcées sous les voûtes de la Métropole, en présence de monseigneur Sibour, archevêque de Paris, avaient une haute portée, et si elles eussent contenu quelque chose qui pût être taxé d'hétérodoxie, elles eussent été réfutées, ce qui n'a pas été fait; bien au contraire, ces conférences ont été imprimées et sanctionnées par l'auteur lui-même avant leur impression. Tout ce qu'elles contiennent doit donc être considéré comme le résultat d'une œuvre parfaitement mûrie et approuvée par le clergé.

« L'homme, dit l'illustre orateur (1), appartenant par son corps au monde visible de la matière et par son âme au monde invisible des esprits, était le centre où l'ordre total des choses créées prenait son unité. Je vous ai dit les raisons de ce progrès indéfini des êtres entre le néant et Dieu, et comment Dieu, pour en établir l'ordonnance, avait dû se servir de deux éléments, l'un de petitesse, qui est la substance matérielle, l'autre de grandeur, qui est la substance intellectuelle, d'où il est arrivé un point de rencontre nécessaire entre l'un et l'autre, qui est l'homme. L'homme, ainsi placé à la frontière des corps et des esprits, le premier de l'ordre inférieur, et le dernier de l'ordre supérieur, avait avec tous les deux des rapports qui constituaient leur unité; car s'il n'eût eu de commerce qu'en bas ou en haut, le mouvement général de la création, au lieu de remonter sans interruption jusqu'à Dieu, se fut brisé à son centre même, ne laissant pas le moyen de concevoir pourquoi le Créateur eût voulu et fondé l'ascension progressive des êtres. Car des êtres qui n'ont point d'action les uns sur les autres se demeurent étrangers, et leur superposition hiérarchique, au lieu de former une harmonie, ne fait que donner au chaos l'apparence de l'ordre. Adam était donc uni aux deux hémisphères du monde par des rapports réels, et loin d'être perdu dans la solitude d'une oisive perfection, il était de toutes les créatures celle qui, correspondant à plus de choses, donnait et recevait plus de vie. Dès lors sa tentation était une œuvre aussi facile que logique, et l'on ne peut la contester qu'en soutenant l'une de ces trois propositions : *ou qu'il n'existe pas d'esprits supérieurs à l'homme ou que ces esprits n'ont point de relation avec l'homme, ou enfin que, placés sous la loi du libre arbitre et de l'épreuve, aucun d'eux n'a pu faillir et tenter l'homme dans le sens du mal.*

« Qu'il y ait des Esprits d'une nature plus élevée que la nôtre, je vous en ai donné la raison prise du plan général de l'univers, et je viens de vous la rappeler; mais il est encore plus aisé de s'en convaincre en quittant les hauteurs métaphysiques du conseil de Dieu pour considérer le spectacle des choses qu'il nous apparaît. Le monde est visiblement composé d'une suite indéfinie d'êtres qui, des plus obscurs degrés de l'organisation et de la vie, s'élèvent lentement les uns au-dessus des autres dans une variété féconde dont le terme inférieur ne se découvre nulle part. Quelque loin que nous descendions à travers les abîmes de la nature, le vide ni le néant ne s'y montrent jamais; là où notre œil s'arrête, le pressentiment ne s'arrête pas, et si la science vient à créer quelque instrument qui accroisse notre vision du côté de l'infiniment petit,

(1) *Conférences de Notre-Dame de Paris*, 62e conférence, de la Tentation, t. III. — Paris, 1857, veuve Poussielgue-Rusand, éditeur.

nous comptons avec stupeur plusieurs mondes dans une goutte d'eau. Comment se ferait-il que la progression ascendante des êtres fût moins riche que leur progression descendante? Comment la toute-puissance divine se serait-elle épuisée dans la diminution, et, une fois parvenue à la limite où commence l'Esprit, n'eût-elle trouvé aucune ressource pour en multiplier les degrés? Est-il possible de le croire? Est-il possible de s'imaginer que l'homme soit le sommet de la création et que le don de l'intelligence ne se soit épanoui qu'à travers les langes et les ombres du corps? Il est vrai, nous ne voyons pas de nos yeux sensibles la hiérarchie des Esprits purs; mais voyons-nous toute celle des corps? Avons-nous pénétré jusqu'au fond du firmament pour y saisir la dernière étoile, et jusqu'aux entrailles de la terre pour en arracher les derniers secrets?

« Le monde matériel se dérobe à nos regards, et nous nous étonnons que le monde spirituel ne se livre pas à leur effort grossier! Nous le découvrons pourtant, mais en la manière de connaître qui lui est propre, c'est-à-dire par l'intelligence, par cette loi de la pensée que nous appelons l'analogie, et qui ne nous permet pas de briser une progression au point où elle perdrait, par cette rupture, sa valeur et sa raison d'être. La multiplication hiérarchique des esprits est la conséquence nécessaire de la multiplication hiérarchique des corps inanimés et des corps vivants : ou bien il faut admettre que Dieu a moins tenu aux créatures intelligentes qu'aux vers de terre, qu'il a moins fait pour approcher les êtres de lui que pour les en éloigner. Cela n'est pas possible. Tout a été conçu et exécuté pour les êtres capables de connaître et d'aimer; l'amour est le principe de tout, la raison de tout, la fin de tout, et par conséquent, c'est dans les êtres qui en ressentent le mouvement qu'il faut chercher la plénitude des opérations de Dieu. Si Dieu a été fécond à l'endroit de la poussière insensible ou simplement animée, il l'a été mille fois davantage à l'égard de cette glorieuse substance qui pense et qui veut. S'il a distribué la poussière en phalanges innombrables diversement pétries, il a bien autrement compté et rangé la seconde en bataillons distincts de puissance et de grandeur. »

La proposition que vient de combattre d'une manière si rationnelle et si victorieuse l'éminent orateur, est le fondement de l'argumentation des matérialistes, qui nient l'existence d'Esprits supérieurs à l'homme. Sur ce point, l'Eglise et le Spiritisme sont donc d'accord, puisque, contrairement au matérialisme, Rome et le Spiritisme reconnaissent l'existence d'Esprits supérieurs à notre nature.

Voyons maintenant si la même entente existe sur la seconde proposition.

(*A continuer.*)

SAINT-AUGUSTIN INTERROGEANT LES MORTS

(*Suite.*)

« Mais, qu'est-ce que ce soleil immense qui se présente sous trois formes, et qui pourtant n'est qu'un, qui éclaire, produit, anime et embrasse tout? Ah! mes yeux ne supportent point l'éclat d'une si vive lumière. L'astre qui répand sa clarté sur la terre, auprès de lui n'est qu'une nuit obscure. Quelle splendeur! quels rayons! qu'ils sont multipliés! L'arc-en-ciel, qui, après la pluie d'été, répand sa lumière dans la demeure des mortels, comparé avec lui n'a qu'une seule couleur. Est-ce la sagesse qui brille d'un pareil éclat? Est-ce la justice, est-ce la bonté qui allume et colore tous ces rayons? Est-ce... Mais en quel nombre tout-à-coup... Ah! voilà la source de tant de merveilles; voilà la source des vertus et de la lumière!... Est-ce donc la force divine, l'éternelle essence? O grandeur! ô beauté! ô majesté! Mais tous ces termes élevés, ces nobles expressions ne sont que paroles ineptes, que de vains sons vides de sens, comparés avec leur objet.

« Célestes intelligences, purs esprits qui nagez dans cet océan immense, quel est votre langage? Comment appelez-vous celui à qui les enfants d'Adam, dans leur terrestre enceinte, donnent le nom de Dieu? Aucun de vous ne me répond; aucun n'écoute mes paroles. Tout ici est muet devant l'Être-Suprême; tout est absorbé en lui. Il n'y a point ici de dénomination : ce séjour n'est plus un pays de figures. Le Tout-Puissant n'a point de nom qui lui soit propre. Ici l'on n'emploie point des images ou des signes. Le seul langage que l'on y parle, c'est l'amour, la joie, le respect, l'admiration. Ici l'on voit, et l'œil ne se détourne point de l'objet qui le ravit. L'innombrable troupe des esprits bienheureux, incessamment occupée depuis plusieurs siècles à contempler le grand Être qui fait leur félicité, le voit toujours pour la première fois, et aucun d'eux n'a pu encore en rendre l'idée. L'éternité tout entière ne suffit pas à une substance créée pour en tracer une légère ébauche. Dieu se voit lui-même tel qu'il est; seul il se connaît, se comprend, et se forme de lui une idée qui rend et qui égale sa grandeur. Et si la créature le voit ici tel qu'il est en effet, ce n'est point par elle-même qu'elle le voit, ni par aucune image qu'elle puisse s'en former, mais c'est parce que, absorbée en lui en le considérant en lui-même, elle entre en participation de la vue infinie d'un Dieu, pour apercevoir l'infini.

« Grand Dieu! qui êtes-vous pourtant? Qui peut se glorifier de vous connaître? Accablé du poids infini de votre majesté, je me sens tout à coup abîmé dans le néant. Tant que je ne me compare qu'avec des êtres créés, je trouve que je suis quelque chose; mais si je me présente à vous, je ne suis qu'un grain de poussière. Tant que j'occupe mon esprit à considérer mon être, et que je contemple les facultés dont je suis doué, il me semble voir en moi quelque chose de grand. Le titre que je porte de dominateur de la terre, flatte ma vanité. Un esprit qui embrasse l'étendue des empires, la profondeur des mers, la distance des cieux, la durée des siècles, me paraît quelque chose; mais si j'envisage votre grandeur, mon Dieu! je ne me trouve plus, je me perds, je m'évanouis, et tout ce que mon esprit a pu concevoir disparaît avec moi. Où est maintenant ce vain théâtre de gloire, où l'homme se croit revêtu d'une grandeur qui ne vient point de Dieu? où est le héros de la terre, où est le conquérant, où est le monarque? Devant Dieu le monde disparaît, et l'homme a l'audace de se croire quelque chose de grand! Ah! la véritable grandeur de l'homme consiste à travailler pour s'élever vers celui qui seul est grand. La plus noble élévation à laquelle puisse arriver un être fini, le vol le plus sublime que puisse prendre la créature raisonnable, est de s'anéantir en présence de l'Être-Suprême. L'homme qui n'est point capable d'un si noble effort, reste dans son néant. La contrée qu'il parcourt et dans laquelle il vit, a beau retentir de ses louanges, il n'est qu'un insecte sans ailes, un ver aveugle et rampant, une stupide poussière. Il n'a pas même l'idée de la grandeur, et son orgueil atteste sa folie. »

Saint-Augustin déclare ici que c'est devant Dieu que l'homme doit s'humilier, reconnaître son néant, mais il n'ajoute point cette alternative : ou devant l'Eglise infaillible, qui le représente. De son temps, le dogme de l'infaillibilité n'avait pas encore vu le jour.

« Mais, hélas! je reviens dans ma chaumière obscure. Me voici, hélas! encore sur la terre. Quel horrible séjour! Quel lourd poids je suis obligé d'y porter! Oh! que je deviens vil à moi-même sous ce vêtement abject! Quelles ténèbres au dehors! Quel aveuglement au dedans! Les yeux de mon corps ne voient que matière. Mon esprit est borné, et les objets qu'il découvre sont couverts d'un brouillard épais. Suis-je bien encore celui qui vient de parcourir les demeures éternelles? Oui, je suis le même; mais je m'y trouve

dans un état bien différent. Oh ! que ce malheureux climat a peu de rapport avec celui qu'habitent les bienheureux ! Là, tout se voit à découvert ; ici, tout est enveloppé de ténèbres ; ici, nous nous trouvons hors de notre élément ; ici, tout conspire à nous abaisser vers la matière. Nous sommes renfermés dans une demeure d'argile, étroite, sans clarté, dans une vraie prison. Ne suis-je pas un esprit? ne suis-je pas formé pour habiter une région plus noble? Malheureux prisonnier, je vis ici en solitaire, en ermite. Je ne trouve partout que gêne, qu'incommodité. Un air épais et malsain me suffoque et m'accable à tout instant. De quelle contagion ou de quelle mort horrible je me vois menacé ! Que de malignes vapeurs s'élèvent pour m'infecter ! Combien d'embarras me préparent des chutes ! Que de piéges à éviter ! L'ignorance me couvre les pas dangereux. L'apparence cherche à me tromper. L'erreur travaille à me séduire. Je ne passe pas un instant dans la sécurité. Je n'y vois aucun objet qui puisse me donner de la consolation. Loin de celui qui seul est ma félicité, je suis ici contraint de converser avec les habitants et les objets que j'y rencontre. Mais que ce commerce est bas ! Dieu ne veut pas même que je l'entretienne pour moi. Ici, je ne vois rien par moi-même. Tout ce que je sais, tout ce que j'apprends m'est enseigné par des agents étrangers. A cet effet, il m'a été donné une troupe de serviteurs, que je loge dans ma demeure ; serviteurs qui tirent leur origine de la terre. Ce sont les sens affectés à mon corps. Ils sont ici mes interprètes. Ils me font le rapport de ce qui se passe ici-bas. Les esprits qui animent les corps sont eux-mêmes séparés l'un de l'autre par un mur d'argile. Ils ne se connaissent point, ils n'ont entre eux aucune communication. Ils n'ont pour interprètes et pour agents, que les sens qui ont la charge de les servir. Ils se rapportent l'un à l'autre les idées et les volontés. C'est par leur moyen que se forme l'alliance qui lie les esprits sur la terre. Tout s'y traite par leur ministère : on s'en rapporte de tout à eux. »

(*A continuer.*)

COMMUNICATIONS SPIRITES

MARCHE, LA-BAS EST LE BONHEUR :

Bordeaux. — Médium : Mlle Du Vernay.

Faudra-t-il donc toujours vous dire: enfants bien aimés, le temps passe, l'heure s'écoule et les années en s'accumulant vous rapprochent de l'Éternité, du bonheur !

Votre cœur attristé a besoin de consolation ; pareille à la tourterelle gémissante, votre voix s'élève pour déplorer la perte des espérances terrestres. Que cherchez-vous ici-bas, enfants de l'avenir, que cherchez-vous qui puisse combler ce besoin de votre être, ces aspirations constantes vers le beau, vers l'infini?

Le couchant se colore, l'astre a disparu dans les flots et la nuit majestueuse et sereine s'étend sur la nature entière, c'est alors que mille murmures confus s'éteignent insensiblement comme les vagues d'une mer tranquille ; puis, quand le jour a reparu plus brillant et plus pur, quand le soleil verse de nouveau ses flots d'or à la terre, tous les êtres heureux, joyeux de vivre, s'éveillent, et de toutes parts, retentit le plus mélodieux des concerts ; la plus suave des hymmes monte aux pieds de l'Éternel. Enfants, pourquoi ne point aussi remercier le Seigneur pour les grâces qu'il vous accorde? Pourquoi ne point mêler vos accents de reconnaissance à ceux de la création tout entière? Est-ce parce que vous avez la pensée, sublime étincelle qui vous rapproche de votre créateur, est-ce parce que le miel est souvent mélangé d'absinthe, que le breuvage que vous portez à vos lèvres est souvent rempli d'amertume? Enfants ! c'est par la souffrance que vous vous rapprochez de votre père, car la souffrance purifie, et vous êtes tous coupables. Et puis, n'oubliez pas que ces peines sans nombre, vous les aggravez par vos passions dont elles sont souvent le résultat, par votre impatience, par vos murmures. Cessez donc de gémir, mais semblables au chant de l'oiseau, que les doux accents de votre amour montent en notes harmonieuses aux pieds de Dieu, que les sentiments célestes de résignation s'emparent de vos cœurs ; que rien ne vienne troubler la paix de vos âmes. Appuyez-vous sur votre père qui est aux cieux, demandez-lui la force, demandez-lui l'amour.

Espérez surtout, espérez en l'avenir qui vous est réservé. Voyageurs d'un jour, le repos vous attend tous ! En contemplant cette voûte azurée qui se déroule sur vos têtes, ces étoiles scintillantes aux lueurs mystérieuses, ne vous semble-t-il pas que du silence s'élèvent des voix consolatrices qui vous disent : marche, là-bas est le bonheur sans fin, tu es à la première étape, courage, tu arriveras au faîte plus tôt que tu ne le crois, car quand tu auras franchi les degrés inférieurs, ta marche alors ne sera plus qu'un vol lumineux vers la perfection qui t'apparaîtra sereine et resplendissante.

Oui ! le souffle des nuits apporte à vos cœurs les parfums célestes des mondes éthérés, respirez-les, mes frères, enivrez-vous d'espérance et soyez forts pendant les heures laborieuses du jour, soyez forts, marchez sans crainte et sans cesse, les Esprits du Seigneur veillent sur ceux qui ont la volonté droite et le cœur pur.

Louis.

LE ROSSIGNOL

Médium : Mr J. C. A. R.

Chantre de l'univers, qui viens dans le bocage
Quand le printemps renait et fait fleurir nos bois;
Petit oiseau de Dieu, dans ton brillant langage,
Chantes-tu l'Eternel, le puissant Roi des Rois?

Quand tu jettes dans l'air tes brillantes roulades,
Qu'on entend sans fatigue et la nuit et le jour;
Quand tu les fais jaillir comme l'eau des cascades,
Est-ce le chant sacré de ton hymne d'amour?

« — Je chante le printemps et la riche nature,
Les bois, les prés, les fleurs, tout ce que Dieu créa...
Je chante le ruisseau qui serpente et murmure,
Et le feuillage vert où mon nid s'abrita !...

Je chante le torrent qui mugit et qui gronde,
Et les flots soulevés par les vents furieux ;
L'éclat brillant du jour, l'obscurité profonde,
Et les astres que Dieu suspendit dans les cieux !...

Je chante mon doux nid, ma fidèle compagne,
Mon amour partagé par l'objet de mon choix ;
Je chante le zéphir, l'écho de la montagne,
Le doux parfum des fleurs, le silence des bois !

Je chante le soleil au lever de l'aurore,
Quand il vient, radieux, éclairer l'horizon !
Le soir, quand il a fui, ma voix résonne encore,
Pour bercer mes petits au bruit de ma chanson !

Je chante l'univers et ma voix en cadence
S'élève jusqu'à Dieu, comme un parfum béni !
Je lui dis mon bonheur et ma reconnaissance,
A lui qui m'a donné ma compagne et mon nid !

Je chante..... » — Mais la voix du chanteur s'est éteinte;
Il voltige inquiet et je le vois frémir...
L'écho redit au loin sa douleur et sa plainte...
Pauvre petit oiseau, qu'as-tu donc à gémir?

Ah! je comprends tes maux et ton triste langage:
Pendant que tu chantais, l'oiseleur sans pitié
A détruit ton doux nid caché dans le feuillage :
Il t'a pris tes petits et ta douce moitié!!

Oh! que tu vas souffrir désormais sans famille,
Pauvre petit ami, toi qui chantais si bien!...
Tu viendras chaque jour pleurer dans la charmille,
Mais la charmille, hélas! ne te rendra plus rien!!

Depuis lors, en effet, dans le triste bocage,
On l'entend s'épuiser en efforts superflus;
Chaque printemps il vient quand renaît le feuillage :
Il sanglotte toujours, mais il ne chante plus!!...

23 mai 1865.

EXPIATION D'UN ESPRIT

HISTOIRE MILITAIRE D'EUGÈNE DE BEAUHARNAIS

vice-roi d'Italie (1).

DICTÉE A Mlle ERMANCE DUFAUX, PAR UN ESPRIT REPENTANT

PRÉFACE

Appelé à gouverner un royaume, qui n'avait d'une nation que le nom, Eugène dut tout créer. Depuis des siècles, l'Italie voyait ses belles contrées divisées d'intérêts et désunies entre elles, gouvernées par une multitude de petits princes, dont les discordes l'ensanglantaient sans cesse. Ses différents peuples, nés sous un même ciel, au sein d'une commune patrie, étaient accoutumés à se traiter en ennemis. Il fallait qu'Eugène étouffât les haines héréditaires et fît de ces peuples rivaux tout un peuple de frères, vivant sous les mêmes lois et mourant au champ d'honneur, sous un même drapeau.

Le vice-roi travailla avec ardeur à remplir la grande tâche qui lui était confiée : l'Italie prenait déjà, parmi les nations, le rang que sa beauté et ses richesses lui méritaient; son prince cicatrisait les plaies des troubles récents qui l'avaient déchirée. Malgré des guerres continuelles, les arts de la paix florissaient dans son sein; l'agriculture ouvrait son sol fertile; le commerce commençait à appeler dans ses ports les vaisseaux étrangers; l'industrie donnait la vie aux cités, et les sciences s'enseignaient dans les écoles publiques. Les finances, sagement administrées, dépassaient les besoins, malgré les charges qui pesaient sur l'État, et l'armée comptait 60,000 hommes prêts à répandre leur sang pour défendre la patrie.

Eugène trouvait dans le bien-être des peuples sa plus douce récompense. Pour tant de bienfaits, ils ne furent pas ingrats : lorsque celui qui devait être leur roi eût descendu des premières marches du trône, dans l'obscurité de la vie privée, il reçut plus d'un touchant témoignage d'amour et de dévouement de ceux qui le nommaient leur prince.

A la tête des armées, il fut digne du grand homme qui lui avait donné son nom. De brillantes victoires et des campagnes glorieuses lui donnent une place d'honneur dans l'escorte héroïque de Napoléon-le-Grand.

(1) Traduction et reproduction interdites.

Mais l'homme surpasse en grandeur le souverain et le capitaine. Fidèle, quand la fortune comblait Napoléon de ses plus riches faveurs, fidèle encore, et même plus dévoué peut-être, quand le malheur se plut à accabler son bienfaiteur, il demeura inébranlable au milieu des fidélités chancelantes; et quand tout trahissait, ou désirait trahir, l'offre même d'une couronne ne put lui arracher un moment de faiblesse.

Son âme tout entière se peint dans ces fières paroles, noblement indignées, qu'il adressa à sa femme Auguste-Amélie: « Dans quel temps vivons-nous? Comme on dégrade l'éclat du trône en exigeant, pour y monter, lâcheté, ingratitude et trahison! Va, je ne serai jamais roi! »

Les haines s'étaient tues devant sa vie sans tache et avaient fait silence autour de son tombeau; mais, l'une d'elles, qui se cachait dans l'ombre, travaillait patiemment à ramasser un peu de boue pour salir sa mémoire.

Marmont, humilié une fois en son superbe orgueil, lorsque l'Empereur l'avait mis sous les ordres d'Eugène, avait voué au prince une haine implacable. Il avait vu sa longue et glorieuse carrière vouée à l'infamie, pour deux pas hors du droit chemin de l'honneur, deux fautes qu'il n'a pu racheter. Son inflexible orgueil, courbé sous le mépris, et son cœur ulcéré sous tant d'humiliations, cherchaient à se repaître de l'âpre joie d'une vengeance, mais il n'osait affronter l'indignation publique. Il attendit que la mort vînt le mettre à l'abri, pour porter sur les gloires de l'Empire une main sacrilége, réservant pour Eugène, qu'il haïssait entre tous, son plus sanglant outrage : ce nom de traître qu'il lui jette au visage dût-il, en retombant sur son propre cercueil, faire encore tressaillir sa poussière.

Ermance DUFAUX.

Paris, 11 juin 1857.

On lit dans le *Témoin de la Vérité :*

ESPAGNE. — Le gouvernement de ce pays qui, dans ces derniers temps, s'est encore distingué par son intolérance religieuse, vient de promulguer une nouvelle loi sur la presse, qui montre qu'il veut persévérer dans la mauvaise voie où il est engagé. Les deux articles suivants en sont une nouvelle preuve :

Art. 6. — Il ne sera publié aucun écrit sur le dogme de notre sainte religion, sur l'Écriture sainte, ni sur la morale chrétienne, sans l'approbation des diocésains (évêques).

Art. 26. — Les délits, qui ne figurant pas au Code pénal, seront commis en attaquant ou en tournant en ridicule la religion catholique apostolique romaine et son culte, ou en offensant le caractère sacré de ses ministres, seront punis de la peine de la réclusion; s'ils sont commis en excitant à l'abolition ou au changement de la dite religion, ou en provoquant la mise en pratique du culte de toute autre religion, la peine sera de l'emprisonnement correctionnel. Dans l'un et l'autre cas, il y aura une amende de 100 à 500 piastres.

Le Directeur-Gérant : A. LEFRAISE.

BORDEAUX. — Imprimerie A.-R. CHAYNES, cours d'Aquitaine, 57.